

LA SPIRITUALITE DE GAÏA – UNE CRITIQUE CHRETIENNE

Loren WILKINSON

Pour certains de ses zéloteurs, l'écologie tourne à la quasi religion, et fait alors alliance avec une forme, elle aussi religieuse, de féminisme.

Loren WILKINSON, professeur au Regent College de Vancouver, plonge jusqu'au cœur des idées en cause. Elle maîtrise l'abondante littérature du sujet et elle opère une analyse fine, sensible, rigoureuse.

Nous sommes témoins de l'éclosion d'une nouvelle métaphore pour la Terre : c'est l'image d'une *entité* planétaire, auto-suffisante : elle s'organise, s'adapte, et, serait même, jusqu'à un certain degré, un être conscient ! Nombreux sont ceux qui déclarent que cet être est sacré, et lui donnent le nom de *Gaïa* – l'ancienne déesse grecque de la Terre.

L'idée de *Gaïa* – Terre sacré – était particulièrement évidente lors du sommet sur la Terre, qui a eu lieu à Rio de Janeiro, en 1992. Depuis, son influence ne cesse de croître. Elle sert souvent de repère aux débats politiques et religieux. Politiques, parce que cette idée paraît tirer de la biologie une justification rationnelle de la pensée « globalisante » ; religieux, parce qu'elle s'accorde aussi bien avec le monisme oriental – l'ensemble des choses est réductible à l'unité – qu'avec diverses formes de paganisme ancien et moderne.

Avant de suggérer plusieurs réponses chrétiennes possibles à cette théorie complexe – et importante – nous allons examiner trois dimensions précises de la pensée de *Gaïa* – scientifique, religieuse et féministe.

I. La science de « Gaïa »

Il faut d'abord préciser que l'hypothèse *Gaïa* est une théorie scientifique sérieuse. D'abord émise au cours des années 70, dans divers écrits de James Lovelock et de Lynn Margulis, elle a été ensuite défendue par ce même auteur (James Lovelock) dans un ouvrage intitulé *Gaïa : A New Look at Life* (1979). Prise au sérieux, cette théorie était le thème d'une importante conférence, organisée, en 1988, par une association internationale de géologues et géochimistes – *The American Geophysical Union*. Bien qu'ayant suscité, au moment de cette conférence, autant de critiques que d'enthousiasme, l'hypothèse de *Gaïa* est toujours prise en considération, puisqu'elle établirait un lien entre la science de la Terre et celle de la vie.

Selon l'hypothèse de *Gaïa*, d'après Lovelock, « la biosphère est une entité autorégulée, capable de maintenir la planète en bonne santé, agissant sur l'état chimique et physique de l'environnement »¹. Lynn Margulis, la « mère » de la théorie, l'a résumée de manière admirable lors de la conférence en 1988 :

L'hypothèse Gaïa énonce que les conditions de la surface de la Terre sont réglées par l'activité de la vie qui s'y trouve. Disons, d'une manière spécifique, que l'atmosphère de la Terre se maintient loin d'un équilibre chimique stable – par rapport à son composition de gaz

¹ James Lovelock, *Gaïa : A New Look at Life on Earth* (Oxford: Oxford University Press, 1979), p. xii.

réactifs, son état d'oxydoréduction, son taux d'alcalinité/acidité... L'« entretien » de l'environnement est effectué par l'ensemble des transformations chimiques et biologiques de tous les organismes, les biotes, ce qui implique que si la vie disparaissait de la Terre, les conditions de sa surface deviendraient semblables à celles d'une planète intermédiaire entre Mars et Vénus. Bien que le mécanisme du « contrôle » de la surface de la Terre ne soit pas encore très bien compris, on peut déjà estimer à 30 millions le nombre d'espèces qui seraient impliquées par une telle interaction².

C'est lorsque James Lovelock travaillait avec la NASA, au début des années 60, qu'il a découvert l'idée de *Gaïa*. Son projet de recherche concernait la planète Mars ; il devait concevoir les expériences qui permettraient de débusquer des indices de vie dans le sol et l'atmosphère de la planète. Il a conclu – bien avant les voyages de la sonde du *Viking* – que l'atmosphère de Mars exclut la probabilité de vie, car cette atmosphère, de même que celle de Vénus, est en état d'équilibre chimique. Toutes les réactions chimiques possibles ont déjà eu lieu. Il y a surtout très peu d'oxygène libre : l'oxygène se trouve en combinaison stable avec d'autres éléments, en particulier avec le carbone – d'où le taux élevé (95 %) de CO₂. Par contre, observe Lovelock :

La Terre, notre Terre vivante, est plutôt anormale ; son atmosphère contient à la fois des gaz réducteurs et des gaz oxydants – ils coexistent, ce qui est un état très instable. C'est comme si nous respirions le gaz mélangé qui alimente une chaudière ou une machine à combustion interne. Notre planète est vraiment étrange³.

Sa conclusion : les gaz composant l'atmosphère de la Terre sont « pré-mélangés » - par les êtres vivants eux-mêmes – afin de maintenir la vie.

Lovelock n'insiste pas seulement sur l'atmosphère de la Terre et sa « curieuse chimie » ; il mentionne d'autres éléments, et le plus important concerne la radiation solaire. Bien que le taux de radiation ait augmenté d'environ 30 % depuis qu'il y a la vie sur Terre, la température de surface est restée à peu près la même au cours de cette période. Sous l'influence d'organismes vivants, la chimie instable de son atmosphère a pourvu un environnement stable. Ainsi, la planète paraît fonctionner comme un seul être vivant, à laquelle Lovelock a donné le nom de « *Gaïa* ».

L'analyse de Lovelock, concernant l'atmosphère planétaire, démontre de façon frappante la théorie de l'autorégulation de la Terre, mais le travail de Lynn Margulis, microbiologiste, la clarifie sur certains points. Margulis a été parmi les premiers à défendre l'idée – qui a été, depuis largement acceptée – que les composants de la cellule existaient auparavant sous la forme de bactéries indépendantes, entrées en étroite collaboration pour survivre. Ce principe de symbiose dans le domaine microbien n'est pas réservé à la cellule. Les conclusions de Margulis sont largement le fruit de ses recherches sur le fonctionnement des systèmes bactériologiques – tels que celui des rames que forment certains types d'algues, en surface de lacs salés, afin de créer un environnement favorable à la vie de chacune. Le

² Lynn Margulis et Gregory Hinkle, « Biota and Gaïa », *Abstracts of Chapman Conference on GAIA Hypothesis* (March, 1988), cite par Lawrence E. Joseph, dans *Gaïa : A Way of Knowing : Political Implications of the New Biology*, éd. William Irwin Thompson (Great Barrington, Massachusetts : Lindisfarne Press, 1987), p. 89, cite dans Joseph, p. 27.

³ James Lovelock, « Gaïa : A Model for Planetary and Cellular Dynamics », in *Gaïa : A Way of Knowing : Political Implications of the New Biology*, (op. cit.), p. 89, cite par Joseph, p. 27.

résultat a été la découverte d'un principe de collaboration au bénéfice de « l'ensemble » - un principe que Margulis et Lovelock appliquent à l'intégralité de la planète.

La science de cette hypothèse s'étend du très grand au très petit. L'analyse de l'atmosphère de la planète indique clairement que son équilibre chimique est maintenu, de manière « artificielle », par les organismes vivants eux-mêmes. Chaque cellule vivante – l'infiniment petit – indique qu'une collaboration, au bénéfice mutuel des éléments constitutifs, est à l'origine de l'équilibre de l'environnement. D'un côté, la planète vit une vie réglée ; de l'autre, le mécanisme de symbiose cellulaire indique de quelle manière fonctionne ce phénomène de préservation de l'environnement.

Quelques conséquences de la théorie scientifique de Gaïa

(a) La théorie, d'abord, a attiré l'attention du public sur l'équilibre chimique de l'atmosphère et sur sa préservation. « La forêt vierge, poumon de la planète », « l'effet de serre », l'effet des gaz CFC sur « la couche d'ozone » : l'actualité de tous ces thèmes est plus ou moins liée à la théorie « Lovelock/Margulis » d'une intercommunication entre la vie et la planète. Il y a peu d'exemples dans l'histoire moderne d'une idée scientifique qui envahit à ce point la culture populaire.

(b) L'un des aspects de l'hypothèse *Gaïa* qui serait sujet à controverse est l'idée, par une singulière ironie, que la Terre puisse prendre soin d'elle-même. Lewis Thomas – un des supporters de la théorie – l'a dit clairement :

...C'est illusion de penser que la vie sur Terre est fragile ; on ne peut imaginer, de tous l'univers, membrane plus résistante – opaque à la probabilité, imperméable à la mort. C'est nous qui sommes la partie la plus délicate – aussi éphémère que vulnérable⁴.

Une telle conviction de la résistance de la vie ne plaît pas à tous les écologistes, dont quelques-uns disent même que les crises affectant l'environnement menacent jusqu'à l'existence de la vie sur Terre. En réplique, c'est une idée centrale de la théorie que le processus d'adaptation évolue le mieux et le plus rapidement en temps de crise. Lovelock et Margulis sont souvent taxés d'excès d'optimisme excessif pour leur conviction que la Terre peut supporter et absorber n'importe quelle détérioration écologique.

(c) La troisième controverse est latente dans le vocabulaire même de la théorie. Ceux qui défendent la théorie se laissent facilement emporter par un langage qui paraît attribuer dessein ou intention à « l'entité-Gaïa » : « *Gaïa* s'ajuste... s'adapte... compense... ». Le sens intentionnel n'est pas inévitable : ces mêmes mots sont souvent employés pour décrire organismes ou écosystèmes. Mais, l'hypothèse *Gaïa* fait ressortir la bizarrerie téléologique au cœur de la théorie de l'évolution. Qu'est-ce qui permet au processus de l'évolution, prétendument livré au hasard pur, d'atteindre des résultats aussi raffinés dans l'ajustement aux finalités ? Le débat est ancien, mais l'hypothèse de *Gaïa* y attire l'attention et le concentre. Quelques défenseurs, prudents, évitent un langage d'intention ou de dessein, mais à grand peine ! Dans la préface de la deuxième édition (1987) de son livre, Lovelock précise : « Il a été parfois difficile, sans s'embarrasser de circonlocutions, de ne pas faire

⁴ Lewis Thomas, *The Live of a Cell : Notes of a Biology Watcher* (New York : The Viking Press, 1974), p. 3.

référence à *Gaïa* comme si elle était capable de sentiment. Nous ne l'entendons pas plus sérieusement que lorsque nous baptisons un navire⁵ ».

Malheureusement, l'opinion publique, moins vigilante, n'a pas pu résister, et envisage une *Gaïa* consciente et capable de sentiment, d'où la dimension religieuse que la théorie ne tarde pas à acquérir.

(d) Ceci nous amène à une dernière conséquence de la théorie. L'hypothèse scientifique de *Gaïa* a été débordée par la puissance poétique et religieuse de l'idée. Lovelock était d'abord réticent à donner le nom de la déesse, *Gaïa*, à l'entité planétaire qu'il décrivait, et Margulis, plus franche, a dit, en 1986, que l'interprétation religieuse de *Gaïa* *la rendait malade*. Mais, malgré les réserves des « parents » de la théorie, une idée d'un potentiel énorme avait été lancée. L'anthropologue Mary Catherine Bateson le confirme : « *Gaïa* est le super système, on ne peut lui résister intellectuellement. »

Tandis que les scientifiques poursuivent leur examen minutieux de l'hypothèse, *Gaïa* est devenue partie intégrante, de manière irrévocable, des désirs et du langage religieux de notre culture. Ce qui nous amène à la seconde raison d'une telle expansion : le climat spirituel de notre époque.

II. La religion de Gaïa

Lors de la cérémonie d'ouverture du *Global forum*, (sommet concernant « la Terre », qui a eu lieu à Rio), on a vu arriver la réplique d'un navire Viking, qui apportait des messages de la part d'enfants du monde entier. Ce navire portait le nom de *Gaïa*. C'est au cours de cette cérémonie que Hanne Strong, l'épouse de l'organisateur, Maurice Strong, a suggéré que ce jour soit baptisé « *Gaïa day* ». Le nom de *Gaïa*, déesse de la Terre, remplacerait ainsi *Tiw*, le dieu norvégien de la guerre (équivalent du *Mars* notre *mardi*, N.D.T.). La suggestion de Strong, ainsi que le nom du navire, démontrent clairement la puissance croissante du nom et de l'image de *Gaïa*. Depuis une vingtaine d'années, une photo satellite de *Gaïa* a presque la même importance qu'une icône.

En tant que symbole religieux, *Gaïa* remplit le sentiment de « vide » qui est caractéristique de la vie moderne. Un tel vide peut être dû à l'impression de ne pas appartenir à une communauté, conséquence directe de l'individualisme excessif de notre société. Il peut venir également de l'extension de la sécularisation – la détermination du monde à vivre comme si Dieu n'existait pas, d'où l'absence de raison fondamentale d'être, la seule étant celle que l'on se fixe soi-même.

Cette mentalité a donné ce qui est parfois appelé le « post-modernisme ». Par réaction à cet individualisme extrême, on recherche des liens, une relation profonde, une communauté. A cause de la sécularisation – l'élimination du sacré – beaucoup cherchent à recouvrer la dimension spirituelle.

La spiritualité de *Gaïa* semble répondre à tous ces manques. Elle apporte un sentiment de participation avec tous les êtres vivants, ce qui élimine les « effets toxiques » de l'individualisme. Elle donne ensuite la conviction que cet ensemble est sacré, et tout ce qui

⁵ Lovelock, *Gaïa*, p. xii.

vit, divin, ce qui répond au vide spirituel. (Certains vont jusqu'à affirmer que nous, les êtres humains, sommes la conscience même de la Terre – la déesse Gaïa devient consciente d'elle-même en nous.)

« *The Sacred Earth conference* » (Conférence de la Terre sacrée) a publié un très bon résumé du contenu de cette nouvelle religion, qui a été distribuée aux participants à l'*UNCED* (Conférence de l'ONU sur l'environnement et le développement). Des chefs religieux s'étaient rencontrés la veille de l'ouverture du sommet afin de réparer cette déclaration qui énonce, entre autres, les points suivants :

...La crise écologique est un symptôme de la crise spirituelle de l'être humain, laquelle a été provoquée par l'ignorance.

...Notre attitude et nos valeurs devront donc être transformées, et notre respect de la loi suprême de la Nature Divine renouvelé.

...Nous croyons que l'univers est sacré, car tout est un.

La dernière phrase contient la prémisse majeure de Gaïa en tant que religion – l'idée que *tout est un*. Ce concept semble avoir la caution de l'écologie en général (l'étude des liens qui existent entre des organismes et leur environnement). C'est au début du siècle que John Muir fait l'observation suivante : « Lorsque vous essayez d'isoler un élément, vous le trouvez attaché à tout ce qui se trouve sur la planète. » L'hypothèse scientifique de Gaïa étoffe cette idée. Elle paraît justifier ce que Aldous Huxley a appelé « la philosophie pérenne » : le monisme, l'idée que tout est un, et que la séparation n'est qu'illusion.

La tendance postmoderniste – rechercher le sentiment d'appartenance, retrouver le sens du sacré – reçoit un petit « coup de pouce » pragmatique. Cette idée est contenue dans la curieuse déclaration que « les individus et les gouvernements doivent développer une éthique de la Terre ». Le monde moderne se rend compte que l'action nécessite une base éthique – et qui dit éthique, dit religion. Ainsi, comme l'a déclaré Maurice Strong – secrétaire général, guide « génial » et visionnaire en chef de la conférence *UNICEF* – « toutes les décisions qui seront prises, lors de cette conférence, devront avoir de profondes racines morales, spirituelles et éthiques si nous voulons qu'elles soient mises en œuvre. »

Une religion basée sur Gaïa, la déesse de la Terre, paraît fournir de telles racines. Mais il s'agit d'une religion qui pousse de haut en bas ; elle ne commence pas par les racines. D'où l'élément pragmatique : elle est plutôt un projet d'éthique en recherche de religion. Elle ressemble, de manière étrange, à l'instauration du culte de l'empereur dans l'empire romain. Ce culte a été inventé par nécessité ; il était indispensable de trouver « quelque chose » qui protégerait l'empire. De la même façon, divers cultes au service de Gaïa, sont proposés de nos jours, non pas parce qu'ils seraient vrais, mais parce qu'ils pourraient contribuer à préserver la Terre. Nous reviendrons à la question pragmatique lorsque nous considérerons la réponse chrétienne à Gaïa, mais nous allons d'abord examiner un autre aspect majeur de la pensée de Gaïa : son lien avec le féminisme.

III. Le féminisme de Gaïa

Le terme « *écoféminisme* » a d'abord été utilisé en 1974 par un auteur français, François d'Eaubonne. Bien que le terme et le mouvement qu'il définit soient modernes, certains sont prêts à affirmer qu'ils décrivent une attitude aussi ancienne que l'humanité : la démarche de sollicitude, qui porte à prendre soin d'autrui. Depuis longtemps enfuie dans l'oubli, elle resurgit, provoquée par les menaces que subit l'environnement. Une anthologie importante de l'écoféminisme, *Reweaving the World*, est dédiée à Rachel Carson, dont le *Silent Spring* est largement reconnu comme une des premières œuvres à avoir éveillé la conscience publique au problème écologique. Carson est en générale considérée comme étant un « prototype » de l'écoféministe, et la dédicace reprend quelques-uns des thèmes principaux de cette pensée.

Les hommes de science croient, depuis des centaines d'années, que nommer précède posséder, posséder précède utiliser, et utiliser précède achever... Rachel Carson pensait que le vrai sens de la science était d'aimer le monde⁶.

« Ce n'est pas par hasard, ajoute l'éditeur de *Reweaving the World*, que la première personne à réagir, de manière sensible et scientifique, à la folle domination par l'homme du monde naturel, soit une femme. »

Trait frappant, lors du sommet du « Global Forum » : l'assistance et participation féminine. (Le contraste était flagrant avec l'UNCED, où le débat et les décisions étaient dirigés, pour la plupart, par des hommes.) Les femmes avaient clairement un rôle déterminant. L'importance de la femme dans la discussion autour du thème du développement et de l'environnement était illustrée par le fait que, des 35 chapiteaux installés au sommet, *Planeta Femea* (Planète féminine) était le mieux organisé, le plus vivant et le mieux fréquenté. Les organisatrices l'ont appelé : « le congrès mondial féminin pour une planète saine », et bien que *Planeta Femea* n'ait pas abusé du terme de *Gaïa*, l'image qui figurait sur l'affiche du mouvement était éloquent – il s'agissait d'une peinture abstraite d'une femme en trait d'allaiter un enfant, l'ensemble représentant la Terre, bien ronde – une planète nourricière !

Nous allons par la suite examiner quelques-uns des principes de l'écoféminisme, pertinents pour notre compréhension de la spiritualité de Gaïa.

a) La femme est l'unique nourrice de la vie

C'est peut-être l'aspect le plus fondamental, et le moins contestable, de l'écoféminisme, le reconnaître que la femme, selon la tradition et d'après sa biologie, est plus impliquée dans la protection et les soins de l'enfant. Elle le porte en son sein, le nourrit de son lait. Nombreux sont ceux qui font le parallèle entre la femme qui porte et nourrit son bébé, et Gaïa qui pourvoit aux besoins de plusieurs millions d'espèces vivantes. L'affirmation que la maternité est innée à la nature physiologique de la femme renverse une des premières thèses du féminisme – celle qui refusait la notion freudienne que la biologie implique destinée. Le fait de reconnaître l'implication primordiale de la femme dans les cycles naturels de la fertilité, de la naissance et des soins de l'enfant, est un aspect positif de l'écoféminisme. La femme est mieux à même de comprendre ces cycles dans la nature, et de prendre la responsabilité de pareils soins dans les institutions et pratiques humaines. Le mot « nature » est lié à « natalité » et à « nativité » : donner naissance.

⁶ Irene Diamond et Gloria Orenstein (éd.), *Reweaving the World: The Emergence of Ecofeminism* (San Francisco : Sierra Club Books, 1990), p. iii.

b) L'attitude patriarcale – responsable de la dégradation de l'environnement

La prise de conscience de l'importance de la sollicitude maternelle va de pair avec l'hypothèse que la domination masculine – le patriarcat – a été la cause principale de la dégradation de l'environnement. Mais antérieur au patriarcat, selon la théorie écoféministe, fleurissait une culture primitive – non-patriarcale – adoratrice de la déesse « Nature ». Riane Eisler décrit cela dans un article intitulé, de manière éloquente, *The Gaïa Tradition and the Partnership Future* :

...La vénération de la force de la Terre, génératrice de vie, était enracinée dans une structure sociale dans laquelle la femme et les « vertus féminines » - sollicitude, compassion, non-violence – n'étaient pas subordonnées à l'homme et à ses soi-disant « vertus » - conquête et domination. La possibilité de donner la vie, incarnée dans le corps de la femme, était au contraire considérée comme la valeur sociale la plus élevée⁷.

D'après cet argument, la crise écologique est la conséquence directe et inévitable du remplacement violent d'une société dans laquelle primait les vertus féminines, par une société martiale et dominatrice, caractérisée par les « vertus » masculines ; la culture la plus destructrice trouvant sa racine dans la religion judéo-chrétienne, adoratrice d'un Dieu transcendant, lointain et... mâle.

c) Il est vital que l'humanité retrouve l'adoration de la déesse

Le rejet de la religion patriarcale accompagne un appel à l'adoration de la déesse de la nature, la Terre, que l'on appelle également Gaïa. Riane Eisler insiste sur ce besoin dans une sorte de manifeste :

Renouvelons notre pacte ancien, notre lien sacré avec notre Mère, la déesse de la nature et de la spiritualité. Renonçons à l'adoration de dieux en colère, armés de foudre et d'épées⁸.

Plus marquante que la non-violence de Gaïa est sa proximité. Le Dieu mâle – plus précisément, le Dieu chrétien – est lointain, détaché, transcendant. Susan Griffin parle du divin qui est immanent :

...Un concept qui est étranger à la mentalité judéo-chrétienne...Nous avons été élevés dans l'idée de la séparation du divin et de la matière, dangereuse. La femme, plus près de la Terre, écoute des serpents, offre des pommes à manger, et elle est l'instigatrice de péchés de toutes sortes⁹.

La nouvelle spiritualité féminine atteste donc l'existence d'une déesse immanente, plutôt que celle d'un Dieu transcendant – une déesse qui *est* la Terre. D'après Charlene Spretnak :

⁷ Eisler, in *Reweaving*.

⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁹ Susan Griffin, « Curves Along the Road », in *Reweaving the World*, p. 87.

...Un « Yahweh en jupon » n'aurait intéressé personne ; une divinité distante et détachée, cherchant à dominer, et par hasard féminine ! Ce qui était sain et restaurait la santé du cosmos, c'était la découverte du Divin comme immanent, en nous, et autour de nous¹⁰.

Ce qui attire chez la déesse Gaïa est, en effet, que nous faisons partie d'elle. Starhawk, sorcière blanche et grande prêtresse de l'écoféminisme, écrit :

La Déesse possède une infinité d'aspects et des milliers de noms – Elle est la réalité derrière beaucoup de métaphores. Elle est la réalité, la divinité manifeste, omniprésente dans toute forme de vie, en chacun de nous. La Déesse n'est pas séparée du monde – elle est le monde, et tout ce qui s'y trouve : lune, soleil, terre, étoile, pierre, graine, fleuve, vent, vague, feuille et branche, bourgeon et fleur, croc et griffe, femme et homme¹¹.

Plus précis encore : « Le symbolisme de la déesse n'est pas une structure parallèle à celui de Dieu le Père. La déesse ne règne pas sur le monde, elle *est* le monde. »

L'adoration de Gaïa s'harmonise donc aussi bien avec la science occulte de la nature, qu'avec l'hindouisme, sous ses formes diverses, ancienne et nouvelle : *Atman est Brahman*. Tout est un et tout est divin ; la séparation n'est qu'illusion : va au plus profond de toi-même et tu découvriras ta divinité.

IV. Quelques réactions chrétiennes

Le mouvement de Gaïa a été souvent considéré, par des chrétiens, soit comme un train qu'il fallait prendre, en abandonnant au besoin le surplus de bagages théologiques, soit comme une force satanique à laquelle il fallait à tout prix résister. Les deux attitudes étaient représentées lors de la conférence de l'ONU. Très représentatif de la première était le refrain chanté par des chrétiens, aux portes de l'*UNCED* : « Où étiez-vous lorsqu'ils ont crucifié la Terre ? », sans faire allusion au Christ, puisque la notion du salut par le Christ seul divise. L'esprit inclusif est bien rendu par Matthew Fox, dont le « Christ cosmique, dit-il avec audace, est la Terre elle-même, le principe qui relie ». D'après les propres mots de Fox, on pourrait intituler la première partie de son livre, (*The Coming of the Cosmic Christ*) « la crucifixion de la Mère Terre » (qui est aussi la crucifixion de Jésus-Christ).

L'idée d'inclusion, qui est avancée par l'hypothèse de Gaïa, séduit beaucoup de chrétiens, qui compromettent ainsi leur foi en une incarnation unique et particulière. Matthew Fox a écrit :

Il n'y a qu'un seul fleuve souterrain, et de nombreux puits – bouddhistes et taoïstes, américains indigènes et chrétiens, islamiques et juïques¹².

Certains chrétiens même, en réaction à la spiritualité de Gaïa, ont affirmé de manière ostensible, que la Terre est le Christ universel, la source principale de salut et de révélation, et

¹⁰ Charlene Spretnak, « Ecofeminism: Our Roots and Flowering », in *Reweaving the World*, p. 87.

¹¹ Starhawk, *The Spiral Dance*, in Mary Olsen Kelly (éd.), *The Fireside Treasury of Light* (New York : Simon and Schuster, 1990), p. 329.

¹² Matthew Fox, *The Coming of the Cosmic Christ* (Harper and Row, 1988), p. 230.

que le Jésus historique n'en est qu'une manifestation¹³. Un groupe a publié une série *d'icônes nouvelles*, qui représentent le Christ sous des apparences diverses – en guerrier apache, ou en femme hindoue. Sur une de ces images, un Christ féminin montre du doigt la « Vénus de Willendorf » - maintenant considérée, par beaucoup d'adeptes, comme étant une sculpture qui devait représenter la déesse de la Terre – en prononçant la phrase : « Me voici – apprends à me connaître ». Il n'est pas étonnant que beaucoup de chrétiens non seulement rejettent cette réaction, mais refusent toute réévaluation de la Terre, pourtant depuis longtemps dévaluée, par crainte du panthéisme – une porte ouverte à la sorcellerie.

De quelle manière les chrétiens devraient-ils réagir par rapport au mouvement de *Gaïa* ? Profitons des sages considérations qui ont été émises ces dernières années, et appliquons-les aux trois domaines de la pensée de *Gaïa* que nous venons d'approfondir.

1) A propos de la science de Gaïa

Les chrétiens devraient accueillir, avec l'ampleur qu'elle mérite, la théorie scientifique qui reconnaît, (avec Lovelock), dans la chimie anormale de l'atmosphère de la Terre, la preuve d'une aptitude à la vie que ne prend guère en compte l'idée traditionnelle de la formation planétaire. Nous ne pouvons que nous souscrire à la théorie de Margulis, lorsqu'elle démontre que la coopération – la symbiose – est essentielle à la création, plus essentielle que la compétition. Le portrait final est celui d'une création harmonieuse, plus conforme à la proclamation de bonté de Gn 1 et qui s'accorde davantage avec la sollicitude particulière du Créateur, jusque dans le détail, décrite, par exemple, dans le Psaume 104.

Mais il est essentiel que les chrétiens contestent fermement l'analyse inconséquente et unidimensionnelle qui prétend que le changement biologique se produit *par hasard*. Dans cette analyse, comme il est fréquent en science réductionniste, on « oublie » commodément, on met entre parenthèses, la personne qui la formule. Or, ce n'est que cette personne, de par sa foi, sa conviction, son engagement, qui rend possible l'explication. Le problème n'est pas de prouver qu'il y a changement progressif, ou interconnexion entre les organismes. Le problème véritable vient du type d'analyse qui *vide de toute force le concept même de « preuve »*.

Puisque nous reconnaissons que la conscience personnelle, la consécration et la responsabilité restent à la racine de toute science, nous ne pouvons que nous insurger contre le *réductionnisme impersonnel* qui marque généralement la discussion scientifique de Gaïa¹⁴. Mais nous devons également signaler notre désaccord avec les idéologues contemporains qui tirent prétexte de l'interconnexion des organismes, pour promouvoir une sorte ou une autre de monisme : politique, féministe ou du type spiritualiste hindou.

Car au cœur de l'hypothèse Gaïa, et de toute construction scientifique, se trouve, forcément, une dualité qui dément l'affirmation que « tout est un ». Cette dualité est le fondement même de la conscience, et condamne à l'échec toute tentative de rejeter le sentiment de la séparation, essentiel à la conscience, en le taxant d'aberration patriarcale. Si on démontrait que l'homme n'est rien qu'un hasard de plus dans un processus cosmique tout aléatoire, l'argument lui-même ne serait plus qu'un effet du hasard, privé de toute autorité.

¹³ Cette attitude était représentée, lors du *Global Forum*, par un exposant qui s'appelait *Terra Crista*. On y voyait proposées diverses techniques qui devaient permettre d'être illuminé, accompli et uni avec la Terre. Gaïa, la Terre, était de toute évidence *Crista, celle qui est l'Oint*.

¹⁴ Le livre de Michael Polanyi, *Personal Knowledge* (Chicago : University Press, 1958) est très intéressant dans ce domaine précis.

Une dualité fondamentale existe réellement ; elle se trouve entre l'univers et son créateur. Il est vrai que plus nous avançons dans notre connaissance de la Terre, plus nous apprenons sur ses interconnexions, avec le reste du cosmos ou avec nous ! Nous sommes faits de cendres d'étoiles, nous avons le même ADN que les autres organismes, nous respirons l'exhalation des plantes. Nous avons donc besoins d'entendre l'«histoire nouvelle» du cosmos que les cosmologues et biologistes nous racontent.

Justement, ils nous la *racontent* ; ils se servent du *langage*. Ce fait implique personnalité, communication verbale, entre personnes différentes. La seule chose qui assure le sens de cette nouvelle histoire, c'est la vieille histoire, celle qui est racontée dans l'évangile de Jean : *Au commencement était le Verbe... tout fut par lui, et rien de ce qui fut ne le fut sans lui...le Verbe fut chair et il a habité parmi nous.*

Car, bien sûr, c'est l'idée de création – et son Créateur – qui manque cruellement à l'hypothèse de Gaïa ! Celui qui croit en un Créateur, dans son sens pleinement trinitaire – l'Esprit créateur du Ps 104, le « Christ cosmique » biblique du NT – est le mieux à même de rendre compte de la science de Gaïa. En particulier, il interprète facilement les indices de « dessein et intention », apparents dans l'hypothèse de Gaïa, et que ses défenseurs s'efforcent d'éviter ou contourner.

2) A propos de la religion de Gaïa

L'aspect religieux de Gaïa concerne, nous l'avons vu, le fondement d'une éthique de la sollicitude, de la sage question des ressources et de leur usage responsable. Or une telle éthique se révèle impossible à construire si l'homme n'est rien de plus qu'une part du processus. Enraciner une éthique de l'environnement, dans une religion qui dit que tout est un, et que l'être humain est tout entier inclus dans un processus cosmique qui ne cesse d'évoluer, est une tentative vouée à l'échec. Des critiques écologiques extrêmes s'attaquent, à l'occasion, au concept de « gestion » et signalent cet échec. Certains avancent qu'il est plutôt orgueilleux, de la part de l'homme, d'envisager une gestion humaine ; un élément de la trame du processus ne peut en gérer un autre. C'est impensable ! Or, l'homme est le seul être à organiser des conférences sur la destinée du processus (ne le font ni les baleines, ni la forêt vierge, ni la couche d'ozone). Une éthique nécessite, en fin de compte, un Créateur – un Créateur à qui nous devons, tout enracinés que nous soyons dans l'ensemble organique, le privilège de responsabilité, et la possibilité (à laquelle nous n'échappons pas) de gérer la terre comme des intendants de Dieu.

3) A propos du féminisme de Gaïa

Nous devons reconnaître le bien-fondé des déclarations sur l'arrogance d'une science et d'une technologie qui sont motivées par le goût du pouvoir, au détriment d'un amour nourricier. Dire que cet abus est exclusivement masculin ou patriarcal nous paraît, par contre, un peu excessif. Cette tendance semble simplement *humaine*, avec, à l'origine, le péché – un concept qui est absent de la philosophie de Gaïa ; la *Sacred Earth Declaration*, citée ci-dessus, dit simplement que « l'homme est ignorant ».

La révélation biblique dévoile très clairement que Dieu, dans sa relation avec sa création, n'est ni distant ni tyrannique. Les preuves de la proximité du Créateur du monde abondent dans l'Écriture : « *Il (le Seigneur) envoie l'eau des sources dans les ravins... fait*

pousser l'herbe pour le bétail... Tu envoies ton souffle, ils (les animaux) sont créés, et tu renouvelles la surface du sol » (Ps 104), et dans une image, d'une féminité marquée, que Paul emprunte à un poète stoïcien : *...c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être.*

La grandeur du Créateur, sa puissance et sa force, sont magnifiées par sa *proximité* de la création. Le poète jésuite, Gerard Manley Hopkins (19^e siècle), l'a très bien exprimé :

*Dieu est si intensément présent en toutes choses... qu'il lui serait impossible, si ce n'était son infinité, de ne pas s'identifier à elles ; comme inversement, il lui serait impossible, si ce n'était son infinité, de leur être ainsi présent... un être, aussi intimement présent que Dieu l'est aux autres choses, leur serait identique, s'il n'était pas infini, ou, si Dieu n'était pas infini, il ne pourrait pas être aussi intimement proche des choses*¹⁵.

Une telle immanence et une telle intimité sont aux antipodes du panthéisme. Mais nous sommes réconfortés par la proximité du Créateur. Certes, nous ne sommes pas Dieu, ni même une infime partie de Dieu, mais Dieu, complètement *autre*, est plus proche de nous que nous ne sommes de nous-mêmes (S. Augustin).

Pourquoi, si la relation de Dieu à sa création se compare ainsi à l'intimité du sein maternel, la Bible préfère-t-elle si massivement les images masculines ? Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet, beaucoup plus que nous ne pouvons le faire. Une raison qu'on peut envisager serait celle-ci : la Bible emploie des images masculines justement pour prévenir l'erreur si proche, si facile, de penser notre relation à Dieu comme notre relation à la terre. Le romancier canadien Rudy Weibe observe excellemment :

*Lorsque l'homme parle de Dieu comme d'une mère, il lui attribue des actes qui sont si intimement liés à la nature – le monde physique qui nous entoure – qu'il oublie qu'il ne s'agit que d'une simple image ; il donne à ses propres paroles une réalité physique. Dire que « tout est engendré du sein de Dieu », rappelle si précisément l'acte de reproduction, commun aux êtres vivants, que l'homme se met à s'accoupler et se reproduire et s'imagine alors qu'il est Dieu, ce faisant*¹⁶.

La proximité de Dieu le Créateur se révèle à nous suprêmement en Jésus ; car Jésus, la Parole divine en qui tout prend sa source et a sa cohérence, le Seigneur transcendant de l'univers, n'a pourtant pas hésité à se dépouiller, « prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes... ». Nous devons saisir, dans toute sa profondeur, la description biblique du Dieu créateur et rédempteur. C'est au 1^{er} siècle qu'Irénée a déclaré :

*La Parole de Dieu est assurément le Créateur du monde : il s'agit de notre Seigneur, qui, devenu homme, a vécu dans ce monde. Toutes choses créées sont en Lui de manière invisible et Il est inhérent à toute la création, puisque la Parole de Dieu gouverne et gère toutes choses. Ainsi, Il est venu vers les siens de manière visible, est devenu chair et Il est mort sur une croix, afin que toutes choses s'accomplissent en Lui*¹⁷.

¹⁵ Gerard Manley Hopkins, *The Sermons and Devotional Writings of Gerard Manley Hopkins*, éd. Christopher Devlin, SJ (London : Oxford University Press, 1959), pp. 140-141.

¹⁶ Rudy Weibe, *My Lovely Enemy* (Toronto: McClelland and Stewart, 1983, pp. 140-141.

¹⁷ Irénée, *In Against Heresies : Early Christian Fathers*, éd. Et trad. par Edward Rocie Hardy (Philadelphia : Westminster Press, 1955), vol. 1, p. 385.

Lorsque la théorie de Gaïa est située dans un tel cadre théologique, nous sommes prêts à lui accorder une utilité possible : elle attirerait les regards sur le soin intime que manifeste Dieu, Créateur et Rédempteur, pour la Terre. Ainsi fondé, le souci écologique peut devenir partie intégrante de la « justice » des enfants de Dieu.

Car, on ne peut pas simplement inventer une éthique de l'environnement, et, pour des raisons pragmatiques, essayer ensuite de lui trouver une religion du type de la spiritualité de Gaïa.

Elle doit être le fruit d'une vie enracinée, comme celle du juste (Ps 1), dans la *source de vie* qu'est la Loi du Seigneur, une loi que nous rencontrons dans la personne de Jésus, Parole faite chair, en qui sont contenues *toutes choses*, y compris Gaïa, la planète Terre.

Loren WILKINSON